

## Tableau d'été sur la terrasse ou Portrait d'un homme heureux sous les arbres, été 2008

Claude Paradis

Volume 39, numéro 3, automne 2008

Les voix intérieures

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037611ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037611ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, C. (2008). Tableau d'été sur la terrasse ou Portrait d'un homme heureux sous les arbres, été 2008. *Études littéraires*, 39(3), 55–67.  
<https://doi.org/10.7202/037611ar>



Tableau d'été sur la terrasse  
ou  
Portrait d'un homme heureux  
sous les arbres  
été 2008

CLAUDE PARADIS

J'y arrive enfin, j'aborde les limites  
fixées par d'autres que moi ;  
une autre géographie s'offre,  
plus personnelle et plus souple —  
aux horizons plus ouverts —,  
des territoires dans lesquels  
j'imposerai mes frontières. Tout un été,  
j'essaierai de reconstruire,  
depuis le milieu, la maison  
de mon âme : le lieu où le regard  
est une fenêtre sur la liberté.

6 juin 2008

Le matin est frais mais je m'installe  
seul sur la galerie, parmi les arbres ;  
je commence une lente méditation.  
Les lilas ont fleuri ; les fleurs des cormiers  
aussi colorent la cour, mais plus modestement.  
Je m'attarde à ne pas m'empresser,  
à ne pas chercher autre chose  
que cette occasion toute simple  
d'être là où je suis. J'étudie  
comment découvrir le peu de mystère  
que révèle ma présence en ce lieu.

9 juin 2008

La lenteur se révèle un puits très profond  
sur lequel je me penche : aucun reflet  
ne me semble visible. Je me contente  
de ce que j'observe : une corde à linge  
sur laquelle sèchent les draps lavés ce matin.  
Qu'attendre de plus significatif que cet indice  
tout simple de l'été ? Je parcours enfin le vide,  
je traverse l'espace sans me hâter, je trace  
dans le ciel des sentiers où je m'éloigne  
de tout pour m'approcher de moi.

10 juin 2008

Au loin passe un train, qui laisse  
un bruit de métal, un écho de roues  
se frottant aux rails. Le vent frais  
chante dans les branches ; attentif,  
j'écoute pour recueillir un peu  
de cette quiétude. Au-dessus de ma tête,  
le bleu du ciel est sans tache ; à mes pieds,  
je vois la bonne tête de la chienne  
couchée paisiblement. Les claquements  
d'une cloueuse m'indiquent qu'on s'affaire  
à la besogne. Rien n'est gagné sur l'heure.  
Dans une rue voisine roulent les voitures  
comme s'il fallait encore se presser.

12 juin 2008

Pas moins que les fleurs placées dans les pots  
ou disposées dans les plates-bandes,  
on compose un tableau auquel on participe.  
Derrière la table sur le patio, avec son chapeau  
et quelques livres, une tasse de café,  
un ordinateur portable, on campe le rôle  
du vacancier ou de l'écrivain de service,  
pas plus important peut-être, en ce décor,  
que la corde à linge mais aussi vivant  
et effacé que les oiseaux et que la chienne  
couchée en rond. Si l'on pouvait se retirer  
en s'élevant au-dessus des choses, on signerait  
d'un paraphe bien droit en coiffant l'ensemble  
d'un titre clair, du genre « tableau d'été sur la terrasse »  
ou « portrait d'un homme heureux sous les arbres ».

14 juin 2008

Un matin de juin, je m'égare en ville  
au milieu des conversations de personnes  
retraitées : j'entends qu'on parle d'argent,  
de richesse et de problèmes de prostate  
ou de cancer ; je ne sais ce qui compte,  
sinon le fait que tombe la pluie. Autour,  
les gens échangent leurs cartes d'affaires  
en discutant d'entreprises, de contrats,  
d'ouvertures de marchés, et toujours d'argent,  
encore d'argent. Je range le livre de poèmes  
d'Ossip Mandelstam dans mon sac et retire  
mes lunettes. Je pense au poète qui agonisait  
dans les rues de Volojèje et je ne sais plus  
très bien ce qu'est le véritable principe  
d'humanité. Je regarde ma montre : je dois  
payer mon déjeuner et déplacer ma voiture...

18 juin 2008

Parmi les pierres dans le jardin, les fleurs  
indiquent le mouvement des jours. Les heures  
n'ont plus prise sur mon cœur ; bien retiré  
derrière la maison, j'entends clairement  
les mouvements de la ville. Je me lève  
pour aller et venir autour de la maison,  
sans chercher autre chose que ce qu'il y a  
et que j'ignore. Je remarque des traces  
du dernier hiver, comme de vieilles  
blessures laissées par la neige sur les murs.  
Même si je prends note de quelques  
retouches qu'il faudra faire à la maison,  
je m'inquiète peu de l'usure du monde.

25 juin 2008



Je dispose l'espace à ma guise,  
j'ouvre la fenêtre qui donne  
sur la vieille étable ; j'écoute  
la musique très douce  
de François Couturier et j'entends,  
au loin, le cri d'un geai bleu.  
Seul au milieu de la pièce,  
je cherche appui : en équilibre  
sur la crête d'ombre de mon être,  
j'apprivoise la beauté  
comme elle se présente.  
Un autre jour de ciel couvert,  
il fait « lent » sur la ville  
où je traîne mes pas.

27 juin 2008

Au-dessus des toits, je cherche un point de fuite,  
une arête de lumière sur laquelle orienter  
la pente descendante des jours. Ce que je fuis  
ressemble à ce que j'emporte avec moi  
au milieu du labyrinthe des âges. Je perçois  
les battements d'un cœur sur une chaise vide ;  
la beauté d'un visage éclaire ma solitude.  
Je tente de sauver de l'abîme un peu d'ombre,  
la jeunesse des bras qui m'enlacent  
et la grâce qui émane des livres de poèmes.

1<sup>er</sup> juillet 2008

J'ai tracé le cadastre du territoire  
auquel j'appartiens. Je consens  
rarement à quitter la page  
sur laquelle je range les jours  
en alignant mes pas. Si je vais  
au hasard des rues, je m'égare aussitôt :  
mais je recueille tout ce qui capte  
mon attention : je vole des images,  
je grave sur une pellicule d'ombre  
de fines silhouettes, des poussières  
qui rappellent les doigts que j'abandonne  
sur la peau. Je reviens sur les bords  
de la page, comme une vague qui vient  
mourir sur le sable.

3 juillet 2008

La ville où je demeure n'était autrefois  
qu'un village autour duquel gravitaient  
quelques fermes. Aujourd'hui, la banlieue  
a transformé le paysage, tout en bouleversant  
le rythme de la vie. Il arrive qu'on remarque  
encore des gestes de villageois, des écarts  
de conduite : ici, un homme s'affairant  
à réparer la clôture d'un potager  
sur un terrain où il n'y a pas encore  
de piscine ; là, une femme qui se berce  
sur une galerie de bois. Dans l'ensemble,  
le portrait a bien changé : on voit partout  
les piscines bien alignées au milieu  
des terrains encadrés de haies ou de clôtures,  
les entrées pavées où l'on stationne deux  
ou trois voitures. Tout est bien conforme,  
n'est-ce pas ? Comme on l'imagine, l'ennui  
et l'ordre règnent sur la vie : chaque propriété  
rappelle la photo d'une banlieue américaine.

5 juillet 2008

*à Stéphanie Lord*

Tout à coup au bord d'une rivière,  
j'ai éprouvé la lenteur du temps  
dans les rebonds des cailloux sur l'eau ;  
j'ai craint un moment de voir tomber  
mon enfant qui s'amusait sur les pierres.  
Au-dessus le ciel coulait bleu clair,  
transparent dans la beauté des yeux :  
nous tenions le vent entre nos doigts.  
Sur les pierres, là où l'eau se casse  
en cascades, le mouvement suspendu  
m'est apparu encore plus beau  
que le courant qui se jette dans les pierres.

18 juillet 2008

Nous attendons toute une année  
que se déploie le chemin, mais le moment  
venu nous ne pouvons plus inscrire  
nos traces sur le sol, et le chemin  
disparaît sous les arbres. Que faut-il  
pour être là où nous espérons  
loger nos ombres ? Attendre encore,  
sans doute... Un poème ne se fait pas  
autrement : on scrute l'horizon  
en tentant de saisir le vent qui passe,  
la lumière quand elle semble naître  
ou simplement se répandre et filer  
entre les branches ; on ne prend rien,  
on se glisse plutôt au milieu des choses,  
on se laisse bercer par le mouvement  
mélodieux de la vie. Avec un peu de chance,  
on transcrit sur une feuille ou sur l'écran  
la mesure intangible du silence.

31 juillet 2008